**La technique et la nature humaine.
Pour l'*homo sapiens technologicus*, ce n'est pas *technologicus* qui
pose problème, c'est *sapiens***

Michel Puech

11 septembre 2005, 1^{er} Festival francophone de Philosophie, « Origines et identité », Saint-Maurice, Valais, Suisse

Téléchargeable sur : <http://michel.puech.free.fr>

Permettez-moi tout d'abord d'exprimer ma vive sympathie vive pour le projet de ce Festival francophone de philosophie.
Je vais parler de philosophie de la technologie, mais en réalité surtout il s'agira de réflexion sur la modernité.

La thèse principale (sous-titre) de cette intervention

Le titre « La technique et la nature humaine » est poussif et vieillot, mais le sous-titre est nettement plus dynamique et c'est la position que je voudrais vous présenter et discuter avec vous : « Pour l'*homo sapiens technologicus*, ce n'est pas *technologicus* qui pose problème, c'est *sapiens* ». (l'*homo sapiens* = notre espèce, « *sapiens* » voulant dire ... sage ou savant, nous verrons).

Je vais la décliner en une série d'hypothèses et de questions-réponses, sur lesquelles je vous propose de réagir afin que nous y réfléchissions en commun — débat poursuivi éventuellement sur Internet, bien sûr...

= quelques outils pour se poser des question

= Je lance de nombreuses idées en insistant sur les cas pratiques et les illustrations, pour que nous puissions en discuter.

Technologie et nature humaine, chez l'*homo sapiens technologicus* que nous sommes, provoquent une crise, une crise d'identité en partie, mais elle n'a pas pour cause une « irruption » de la technologie dans une « nature humaine » jusque là harmonieuse et paisible.

Le lieu véritable de la crise n'est pas l'interface de rencontre entre l'humain et le technologique, le bon niveau de problème n'est pas non plus la culture ou civilisation prise comme entité globale, ni la nature humaine prise comme universel. Le lieu de la crise est l'individu comme soi, le soi de chaque individu. C'est à partir de là qu'il faut définir une question de sagesse, à la différence d'une question de savoir et d'une question de valeurs. C'est cela le problème du *sapiens technologicus* : inventer sa sagesse.

1) La technique est-elle quelque chose d'artificiel pour la nature humaine ?

• Réponse : non.

Hypothèse : La technique est le propre de l'homme.

Il existe des outils dans certaines techniques animales, et il existe des techniques dans plusieurs « cultures animales », mais nulle part ne se retrouve cette caractéristique d'élaborer des techniques pour toutes les dimensions de l'existence, et non une seule, spécialisée.

C'est bien le propre de l'homme : inventer des techniques pour le feu, les armes, inventer des outils de fabrication d'autres outils, constituant ainsi des lignées d'artefacts et des systèmes d'artefacts, inventer des techniques culinaires, des techniques de construction d'habitat, des ustensiles ménagers, des parures... ce déploiement d'un environnement technologique, constitue, aussi loin que remonte *homo sapiens*, une culture technique indissociable de son être.

= la technique est depuis toujours à l'œuvre dans l'humanisation de l'homme. Parce qu'elle est quelque chose d'essentiel à notre propre être, la technologie n'est pas un facteur externe qu'il s'agit de domestiquer, elle est quelque chose de notre humanité, qu'il s'agit de comprendre, d'interpréter, et de situer dans nos choix de valeurs et nos choix d'avenir. Il ne s'agit pas de « contrôler la technique », il s'agit de se contrôler, de reprendre possession de soi-même. Des problèmes de « réappropriation »

- Même idée, dans le style de la philosophie existentielle : « L'homme habite techniquement sur cette Terre », « L'homme habite technologiquement sur cette Terre ». Il ne faut pas séparer comme deux entités préexistantes, possédant chacune leur essence : un monde, d'un côté, un homme, d'un autre, qui y serait « plongé ». L'homme n'existe qu'en déployant un monde entièrement constitué de significations, d'actions, de valeurs, et c'est par cet acte, l'acte d'habitation, que se déploie pour lui son monde. La technologie n'est donc pas une « propriété » du monde, dans laquelle nous serions « plongés ». Elle est un mode d'être-au-monde, notre mode d'être au monde — déployer le monde en y existant par ses actions. La technologie est notre mode d'habitation du monde. C'est pour cela que nous sommes *homo technologicus*.

- En reprenant la question comme je viens de le dire, je crois qu'on comprend mieux ce qu'il y a de nouveau et de révolutionnaire dans la technologie moderne. Je vous propose d'y réfléchir en partant de l'expérience suivante : Souvenons-nous de l'an 2000. Souvenons-nous de la manière dont nous avons imaginé l'an 2000, vingt ou trente ans avant.

Quelle déception ! Où sont les week-ends sur la Lune, les voitures gravitationnelles et les médicaments contre le cancer ? Tant de rêves technologiques appartiennent encore à un horizon imaginaire qui continue à fuir devant nous.

Pourtant, comme il arrive souvent, il y a du révolutionnaire, mais pas ce qui avait été prévu et, donc, il n'est pas reconnu comme tel. Ici, chez vous, sur le bureau, dans la chambre des enfants, au travail, il y a, tout naturellement, un ordinateur personnel, et partout on rencontre ces objets qui sont devenus *naturels* : walkman, lecteur MP3, micro-onde et congélateur, téléphone mobile... La révolution est là.

Nous attendions une révolution technologique spectaculaire, alors que nous vivons une révolution technologique intime. Nous avons avec ces artefacts des liens d'intimité, profondément humains (n'en ayons pas honte).

Maxime : recherchons les potentiels de la modernité plus dans le local et l'intime que dans le global et le spectaculaire, recentrons le problème sur *l'homo sapiens technologicus*.

2) En quoi l'*homo sapiens technologicus* est-il une espèce particulière ?

Réponse :

- Imaginons un *homo sapiens* dans le premier millénaire de l'espèce, disons, donc un groupe de primate hominidés nus, dans la savane, armés de bâtons, se nourrissant de fruits et de racines. Puis regardons-nous : douchés du jour et désodorisés, vaccinés, habillés, motorisés, informatisés et informés, et savants, tellement savants.

Sommes-nous le même être, la même espèce ? Pourquoi pas aussi dire que le caniche ou le teckel sont la même espèce que le loup dont ils descendent directement ? Certainement pas. La distance (peut-être pas la distance génétique, mais la génétique n'est en rien une logique absolue des espèces) entre nous et l'*homo sapiens* d'origine est plus grande et plus significative que celle qui sépare cet *homo sapiens* de ses confrères *homo neandertalis* ou *homo erectus*.

Prenons conscience de ce qui est allé si vite. Nous sommes une espèce nouvelle, *homo sapiens technologicus*, dont le mode de vie n'a aucun équivalent connu.

- Les technologies nous sont devenues *naturelles* : c'est le phénomène de la transparence des artefacts :

- lunettes et lentilles : je vois, je n'utilise pas mes lunettes
- la chaîne haute fidélité : j'entends un violon, par une vibration à commande numérique
- la conduite automobile : « je » me déplace à 130 km/h
- « voir à la télévision » et voir...

- Réponse principale (sur la caractérisation de l'*homo sapiens technologicus*) : l'abondance

Hypothèse : L'abondance matérielle et informationnelle comme caractéristique de notre (post)-modernité

- **Abondance matérielle.**

La technologie apporte à faible coût, pris en charge si nécessaire par les systèmes d'assistance sociale, les moyens matériels de satisfaire les besoins élémentaires de la vie humaine (alimentation, protection contre les intempéries, soins, hygiène). Dans nos sociétés, cette abondance est réellement une abondance, donnant accès à un appartement personnel et à des meubles, des appareils électroménagers, la télévision, une voiture...

- **Abondance informationnelle (et communicationnelle).**

La technologie apporte à chacun, à coût très faible ou nul, un accès potentiellement illimité à l'information, de quelque nature qu'elle soit, y compris utilitaire, culturelle, artistique, distractive. La gratuité des bibliothèques et médiathèques, d'Internet (sur des accès publics), de la radio, de l'instruction publique, la quasi-gratuité de la télévision, la prolifération des livres, magazines et journaux, et mille autres *cornes d'abondance informationnelle* y pourvoient.

Juste une caractéristique encore, qui nous sera utile tout à l'heure :

- **Le libre marché des usages,**

dans la gestion individuelle de l'abondance. La notion d'usage des artefacts : une appropriation qui ne peut être considérée que comme *libre*, parce qu'elle est individuelle et intime — rien ne m'oblige à, ni ne m'interdit de, posséder ou utiliser un lave-vaisselle, une baignoire à remous, rien ne m'oblige à ni me m'interdit de lire un journal, écouter de la musique classique à la radio, visiter les sites Internet de mon choix.

→ En conséquence, on peut poser le problème humain de la technologie sous une forme un peu étrange : nous devons gérer les problèmes de l'abondance. C'est une particularité écologique très inattendue de *l'homo sapiens technologicus* : comment résister à tout ce qu'il y a de bon à manger ? (au lieu de : comment trouver à manger ?) Comment se détacher de la télévision ? Comment ne pas exploser son forfait de téléphone mobile ... ?

3) La technologie n'est pas en soi le problème... ?

— Comment peut-on dire cela ? Nous avons beaucoup de mal à accepter l'idée que la technologie n'est pas en soi le problème :

- Le paradigme du général mongol : au sabre et la hache, sans arme nucléaire, il extermine tous les habitants d'une ville qui lui résiste... C'est le général mongol qui pose problème, pas les haches ou les missiles qu'il utilise
- Nous avons du mal à intégrer la naturalité de la technique, et surtout sous la forme des technologies modernes : ex des enterrements avec objet : être enterré avec son cheval et ses armes / avec son scooter et son téléphone mobile ?

Un outil de solution :

- Loi de Kranzberg : « la technologie n'est ni bonne, ni mauvaise, ni neutre » = le problème est ailleurs !

Un cas d'étude sur la loi de Kranzberg et sur mon hypothèse principale : le couteau (en contexte préhistorique ou actuel) : ni bon, ni mauvais, ni neutre non plus. Que le problème soit ailleurs signifie : pas dans l'artefact, dans celui qui l'utilise. Que l'artefact ne soit pas neutre... signifie : celui qui a un couteau est changé dans sa nature, comme par tous les autres artefacts (il passe par exemple du statut de proie à celui de prédateur).

→

Hypothèse : La technologie est le bouc émissaire (ou le lieu de stockage) des problèmes que nous n'avons pas envie de traiter là où ils se posent vraiment.

- En morale : exemple de la pédophilie sur Internet vs. dans les familles (...)
- En médecine : euthanasie, cellules souches, embryons surnuméraires congelés, clonage... comme problème technique et juridique, imposé par les nouvelles technologies ... vs. la question humaine de la maladie, de la mort, de la souffrance, de l'identité...
- En économie : je passe... (compliqué)
- Dans la communication : les médias ; la technologie de la télévision ne pose aucun problème, c'est ce qu'on y diffuse qui en pose

modèle de réflexion : on ressuscite Galilée ou Montaigne, on leur explique ce qu'est la télévision... puis on les oblige à passer une soirée complète à regarder l'une de nos chaînes commerciales...

Nous avons envie que ce soit la technologie qui nous pose des problèmes, qui « menace l'humain », ça nous arrange, et cela laisse les problèmes en l'état, on se sait pas quoi faire... / Nous n'avons pas envie de parler de bonheur, de justice, de souffrance, de dignité etc., nous n'avons pas envie de parler des vrais problèmes, — au cas où il y aurait des choses à faire...

4) Pourquoi n'avons-nous pas de système de valeurs adapté à notre civilisation technologique ?

Hypothèse : L'inadaptation du système de valeur hérité :

Il était adapté aux états de carence et de passivité face à la nature, il ne l'est plus pour *l'homo sapiens technologicus*. Nos grands philosophes ont pensé les conditions de la vie humaine dans un autre monde, *qui n'est plus le nôtre*.
On peut le dire de manière moins iconoclaste.

L'économiste John Kenneth Galbraith (1986), qui a proposé dès 1958 la notion de *société d'abondance* (*affluent society*) en tire les conséquences qui s'imposent en termes de désuétude des anciens systèmes de valeur : « Les préoccupations d'un monde écrasé par la pauvreté ne sauraient être les mêmes que celles d'un monde où l'individu ordinaire a accès à toutes les commodités de l'existence – denrées alimentaires, divertissements, transport individuel, installations sanitaires – que même les gens les plus fortunés ne pouvaient s'offrir il y a un siècle. » (p. 32). Ainsi, ajoute-t-il « nous sommes régis en partie par des idées qui relèvent d'un autre monde ».

La sagesse de *l'homo sapiens* devenu puissant face au réel ne peut être la même que la sagesse de *l'homo sapiens* autrefois impuissant face au réel. Par bien des aspects, elle s'y oppose même. Nous devons nous « résigner » non pas à notre impuissance mais à notre puissance, à la maîtrise, au confort, à la facilité...

Un futurologue éminent, Dennis Gabor (1972) le formule ainsi : « L'homme peut être merveilleux dans l'adversité ; il peut devenir une pauvre créature déboussolée dans l'abondance et la sécurité ».

5) Pourquoi notre réflexion sur la technologie est-elle largement idéologique ?

Hypothèse 1 : La confusion entre science et technologie

La philosophie de la technologie part du sentiment que la caractéristique de notre temps n'est pas la science, mais la technologie.

Il faut insister sur l'idée d'une *différence constitutive* entre *science* et *technique* et bien comprendre que la technique n'est pas de la science appliquée.

La science est un discours. La réflexion sur la science cherche à comprendre les modalités de constitution de ce discours, parmi lesquelles la mathématisation, la modélisation, l'expérimentation, la démonstration, et bien d'autres, et cela par rapport à une fin qui peut être appelée la « vérité », la « vérité scientifique », la « validité scientifique », ou autrement encore.

La technique est une action, une action dans le monde réel, pas un discours.

On aurait tort de penser que toute *action* technique suppose un *discours* qui serait une « connaissance technique » préalable. Un exemple : le feu, savoir l'allumer et l'entretenir, ne suppose pas un discours de connaissance technique (chimie des oxydoréductions, physique des hautes températures et des turbulences...).

La technique dépend si peu de la science qu'elle est *depuis l'origine* aux côtés de l'homme, en réalité au cœur de l'humanisation de l'homme, alors que la « science » n'est à nos côtés que depuis si peu de temps — à peine plus d'un siècle si l'on veut s'en tenir à un corpus scientifique pas trop dépassé.

Si nous avons attendu Newton pour pratiquer les techniques de déplacement des masses nous ne serions jamais arrivés à Newton.

Pour résumer, la différence entre *science* et *technique* est la même qu'entre *discours* et *action* — ce qui signifie qu'il serait philosophiquement catastrophique de l'ignorer, mais ce qui signifie aussi qu'il faut se garder de statuer péremptoirement sur les relations, de dépendance ou de valeur, existant entre les deux.

Hypothèse 2 : Deux idéologies symétriques

Constat : deux idéologies symétriques : *technophilie* euphorique, *technophobie* catastrophiste. Pourquoi Internet, ou les OGM, doivent-ils absolument être ou bien le salut de l'humanité, ou bien la perte de l'humanité ? Rien entre les deux ? Réponse : parce qu'on raisonne dessus de manière idéologique.

Les désuétudes idéologiques qui empêchent prises de conscience et décisions de sagesse :

- La technophobie et l'ivresse de la dénonciation : les « mauvais prophètes » (en 2 sens), la « théorie du retournement », la philosophie qui se sent dépassée par la modernité – des réactions de *ressentiment* au sens nietzschéen...

Mais il s'y ajoute une sorte d'emballement médiatique et rhétorique qui est dangereux. Un ex : Paul Virilio

Autrefois, écrit Virilio, la science produisait des choses utiles, mais aujourd'hui la science « postmoderne » répand partout une « technoculture totalitaire », comme un sida (qui prend le relais du cancer dans la métaphore technophobe) : « des tares héréditaires transmises non plus par les germes, le sperme, le sang, mais par une contamination technique indicible ». On se contentera d'une seule illustration de la violence virilienne, sa description des ordinateurs et jeux vidéos : « Tandis que les plus jeunes, collés à l'écran dès l'école maternelle, se trouvent déjà atteints de troubles hyperkinétiques dus à un dysfonctionnement (*sic*) du cerveau qui engendre une activité décousue, de graves troubles de l'attention, de brusques décharges motrices incontrôlables... ». Vous n'aviez pas remarqué ? C'est peut-être parce que vous faites partie de ces adultes qui se prennent pour des enfants, en jouant avec eux sur ces machines infernales, « jusqu'à la pédophilie », dénonce Virilio. Parvenu à ce degré de délire, la haine sombre dans le ridicule, certes, mais elle conserve dans ce ridicule quelque chose d'effrayant.

- La technophilie publicitaire et futurologique

Dans la réalité le présent nous échappe, il échappe systématiquement à notre attention, à notre vue. Au profit d'un avenir qui n'est pas celui de demain, mais d'après-demain. Nous sommes beaucoup plus à l'aise dans l'après-demain que dans le présent. *Homo sapiens technologicus* n'habite pas le présent parce qu'il habite un mirage de l'avenir, il habite l'après-demain

Allons plus loin. Ce n'est pas seulement notre réflexion qui est idéologiquement bloquée, c'est aussi notre action qui est « engluée ».

6) Qu'est-ce qui englué notre action ?

Pourquoi ne faisons-nous pas mieux avec les moyens que nous avons ?

Réponse : j'ai l'impression que des modes de fonctionnement (collectif) hérités nous engluent et gâchent les possibilités humaines de l'abondance matérielle et informationnelle. Les institutions, la politique, la publicité, l'économie traditionnelle..., engluent notre action et nous désapproprient de l'abondance et de ses possibilités humaines.

Ce que l'homo sapiens technologicus fait de plus intéressant se passe en dehors.

- notion de glu : « Glu » sera pris ici au sens de *colle*, mais une colle qui serait une poisse, sale, non voulue et impossible à utiliser volontairement pour en faire quelque chose, une poisse qui s'insinue partout et grippe tous les mécanismes, ralentit toutes les actions jusqu'au découragement des acteurs, une poisse qui finit par prendre le sens figuré de malchance, malédiction, mauvais sort. Nos possibles, qui sont indissociablement humains et technologiques, sont *englués*.

Hypothèse : De nouvelles désuétudes

Ici aussi, nous développerons ces indications dans le débat si c'est utile, je place juste les repères :

- Désuétude des institutions : elles font partie du problème, il est vain d'y chercher des solutions (ex : l'Éducation nationale française). Dans un très grand nombre de cas, c'est une illumination de comprendre que l'institution supposée traiter le problème est elle-même le cœur du problème. Le pouvoir des institutions produit le phénomène bureaucratique, la vraie *glu* de l'action humaine aujourd'hui (remplir des papiers, obtenir des autorisations...)

- Décrédibilisation des politiciens (sous réserve de la démocratie helvétique qui est sans doute plus vivace qu'ailleurs, je parle donc, courtoisement, pour le reste du monde) : arrêtons d'en chercher un, miraculeux, qui ne soit pas comme les autres... A force de mensonge, d'égoïsme de caste, d'irresponsabilité, *c'est la politique qui nous a dépolitisé*. Et c'est grave. Pendant que le show business politique assure le spectacle, l'économie politique réelle transforme puissamment le réel. Le problème de la dépolitisation, ce n'est pas que les patrons passent leurs soirées en réunions secrètes pour devenir ou rester les maîtres du monde, mais que les citoyens passent leurs soirées devant la télé-poubelle, et leurs journées à en parler.

- Désuétude de la publicité : *notion large* de publicité : tout « micro-discours » (sans mémoire, inconséquent) promotionnel. Nous vivons dans l'abondance communicationnelle, et

qu'est-ce que nous en faisons ? De la publicité, directe ou indirecte, qui envahit tout, et nous avons fait du terme « communication » un synonyme de « publicité », c'est scandaleux !

- Désuétude de la marchandise = nous continuons à utiliser le cadre de l'analyse économique de l'époque industrielle — les téléchargements, le peer-to-peer, le logiciel libre, les envies de ne plus consommer, de consommer autrement, les mouvements de « simplicité volontaire », la résistance active à la publicité... montrent que le cadre de l'économie classique, *l'échange de marchandise*, devient désuet.

On s'engluie dans les institutions bureaucratiques, la politique « politicienne », la promotion publicitaire omniprésente, les soi-disant réalités économiques (industrielles)...

7) Que serait une action de sagesse dans la civilisation technologique ?

Les *pratiques* de sagesse dans le monde d'abondance matérielle et informationnelle.

- Paradigme du réfrigérateur : nous n'y mettons pas n'importe quoi, nous n'en sortons pas n'importe quoi n'importe quand ; nous avons acquis une *culture de la satiété*, de l'équilibre des plaisirs (nous sommes d'assez bons épicuriens de réfrigérateur) et du soin de soi (nous sommes finalement d'assez bons stoïciens de réfrigérateur).

- Problématique du téléviseur... : là, nous regardons peut-être n'importe quoi n'importe quand ; les études sociologiques sur la télévision établissent un fait qui me paraît caractéristique : les gens parlent beaucoup de ce qu'ils ont vu à la télé, et ils en parlent en mal — sans faire le raisonnement suivant : si c'est nul, il faut *ne pas regarder*, et pas : regarder puis se plaindre.

Sur tous les téléviseurs, il y a un bouton marche / arrêt. Mais on n'éteint, éventuellement, qu'après avoir fait le tour des chaînes et vérifié qu'« il n'y a rien » : parce que regarder la télé est un but en soi, le but est de passer sous la douche mentale audiovisuelle, sans souci du contenu.

→ Étendons à nos téléviseurs notre pratique de sagesse acquise avec le réfrigérateur = gestion de l'abondance matérielle / informationnelle ; l'un fait du mal au corps, l'autre du mal à l'esprit, cela se voit moins mais c'est plus grave.

Hypothèse : Théorie des micro-actions

- La maîtrise du réfrigérateur comme celle du téléviseur sont des micro-actions : une petite chose du quotidien, un usage, qui demande de la *résolution* (savoir ce qu'on veut) et de la *consistance* (consistant = qui a un contenu et un sens, qui n'est pas vide + qui est cohérent, qui a de la mémoire et un projet).

Les actions de civisme sont des micro-actions. L'entraide, le covoiturage...

Mon hypothèse : les grands problèmes de *l'homo sapiens technologicus* commenceront à se régler par des micro-actions individuelles, résolues et consistantes.

Philosophiquement cette thèse renvoie à la psychologie de la faute morale comme exception (Kant) : bien sûr que si tout le monde le faisait ce serait une catastrophe, mais c'est juste moi et juste pour cette fois... ; ça ne sert à rien que moi je fasse/ne fasse pas cela, puisque tous les autres continueront... = une logique absurde, non consistante.

- Thèse : le primat de la décision individuelle
 - le découplage des décisions personnelles est une donnée importante des sociétés démocratiques : ce que la communauté autorise à la télé, par exemple, je peux décider de ne pas le voir ou le laisser voir à mes enfants. Mieux : je peux décider de mettre (moi ou autrui) en situation d'avoir envie (besoin) de le voir ou pas ; les actes médicaux que la communauté autorise, je ne suis pas obligé d'y recourir...
 - jusqu'à : la *résistance civile* : ce que la collectivité m'impose je peux refuser de le faire au nom d'un projet (un projet de valeurs par exemple).

Le problème n'est pas tant l'absence de « valeurs », c'est-à-dire de système de représentation collective, de discours de valeur (nous avons au contraire une prolifération de tels discours), mais l'absence de résolution individuelle.

La cause n'en est pas une absence de liberté mais une liberté sans point d'application, noyée sous la facilitation du quotidien (le confort), noyée dans l'abondance matérielle et surtout informationnelle-publicitaire

→ des micro-actions résolues plutôt que des grands discours ; le postmoderne en éthique et en politique : *plus de métarécits qui donnent du sens, mais des micro-actions qui ont un sens.*

- Plutôt que la révolution, la résolution. Y compris dans la réalité économique.

Micro-action : le principe d'action économique individuelle réfléchi.

Quelques slogans :

- *le pouvoir est au bout de la télécommande (zapette)* : regarder quelque chose à la télé (la publicité par exemple) c'est valider sa diffusion, c'est être cause de sa présence

- *le pouvoir est au bout de la carte bancaire*

Tout acte de consommation est aujourd'hui significatif ; ex. paradigmatique : les mesures de traçabilité suite à la maladie « de la vache folle » ont été dues à l'effondrement des ventes (= des achats !) de viande, pas à la « responsabilité » des politiciens.

Scandalisé par une marée noire ? Boycottez la compagnie responsable pendant 5 ans.

Contre les autoroutes payantes ? Ne les prenez pas !

Contre les magazines « pipol » : ne les achetez pas, ne les lisez, n'en parlez pas !

- *le pouvoir est au bout du bulletin de vote* (voter est une micro action exemplaire, on l'oublie : des gens qui ne votent pas font de grands raisonnements sur le résultat des élections). Y compris voter blanc qui manifeste qu'on est mécontent du choix proposé.

→

- La cohérence des micro-actions résolues : elles font émerger des collectifs implicites, ceux qui ont vraiment du poids.

Les collectifs implicites de téléchargeurs de musique ont fait baisser le prix des CD.

Le principe de Gandhi (et de Thoreau) : que chacun considère qu'il doit prendre soin lui-même de sa dignité et de sa liberté — et passe à l'action avec humilité au niveau le plus local et le plus intime.

- En médecine : le soin de soi, l'hygiène de vie, l'activité physique, la relation au tabac et à l'alcool... = les micro-actions de médecine préventive plutôt que les débauches

technologiques (finalement nous avons encore mieux que les médicaments miracles que nous attendions pour l'an 2000... mais cela ne mobilise pas beaucoup...)

8) Comment traiter la question du *sapiens* ?

Réponse : *sapiens* = « sage » et pas « savant ».

Hypothèse : renouveler la question oubliée de la sagesse

- « sagesse » : une notion oubliée, supposée banale, presque ridiculisée par l'accumulation des contresens, comme la notion de « vertu » ou celle de « prudence ».

Dans les entreprises (j'y ai travaillé) on valorise la « réactivité », l'« adaptabilité »...

Dans notre monde, une décision « sage » signifie : « prudente », timorée et en tout cas une décision sous contraintes, sans choix, c'est-à-dire finalement manquant à la fois de courage et d'intelligence. Quand on dit de quelqu'un « ah lui, c'est un sage », on veut dire : il est mou, il est fini, il ne faut rien en attendre.

Cet *homo technologicus* est en train de perdre le contact avec *homo sapiens* : il a inversé ce que *sagesse* veut dire !

- Pas la sagesse du héros moral, le Stoïcien accompli ou l'ascète bouddhique, la sagesse du quotidien, celle des *anonymes*. Les micro-actions de la sagesse anonyme du quotidien.

- La sagesse est une question *philosophiquement sinistrée* : lorsqu'on cherche des références on a l'impression qu'il ne s'est à peu près rien passé depuis l'antiquité, depuis Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle. Ou alors on tombe sur les souvenirs d'un ingénieur en retraite, ou le prêche d'un militant religieux.

⇒ rétablir les *distinctions* qui définissent la sagesse recherchée :

- vs. savoirs (= discours de savoir) : la sagesse est une question de pratique individuelle consistante et résolue, sans référence à une prétendue supériorité de connaissance — sans référence à une « vérité » ou une « objectivité »
- vs. valeurs (= discours de valeurs) : la sagesse est une pratique, alors que nos éthiques sont des discours, les « éthiques discursives » sont même à la mode
- vs. croyances : la sagesse est pour moi l'exact contraire de la croyance, la sagesse repose sur la réflexion et la sincérité, qui se garde de toute exaltation, de tout irrationnel, de tout surnaturel. Les idéologies religieuses sont le court-circuit intellectuel le plus dangereux pour la civilisation technologique, un suicide civilisationnel : renoncer à la fois à *technologicus* et *sapiens*. Les crypto-théologies sont pires encore.

- ***Sapiens* est le problème, pas *technologicus*. Pour conclure :**

Nous avons à résoudre des problèmes humains et philosophiques — pas des problèmes techniques. Nous les posons comme des problèmes techniques parce que nous n'avons pas envie de les traiter. Nous n'avons pas envie de les traiter parce qu'ils nous interpellent sur un plan où nous nous savons très démunis : le vrai sens de *sapiens*, la sagesse personnelle.

J'espère que vous avez envie d'en débattre et je vous remercie de votre attention.